

Armand Niquille, ou l'universelle poésie du lieu

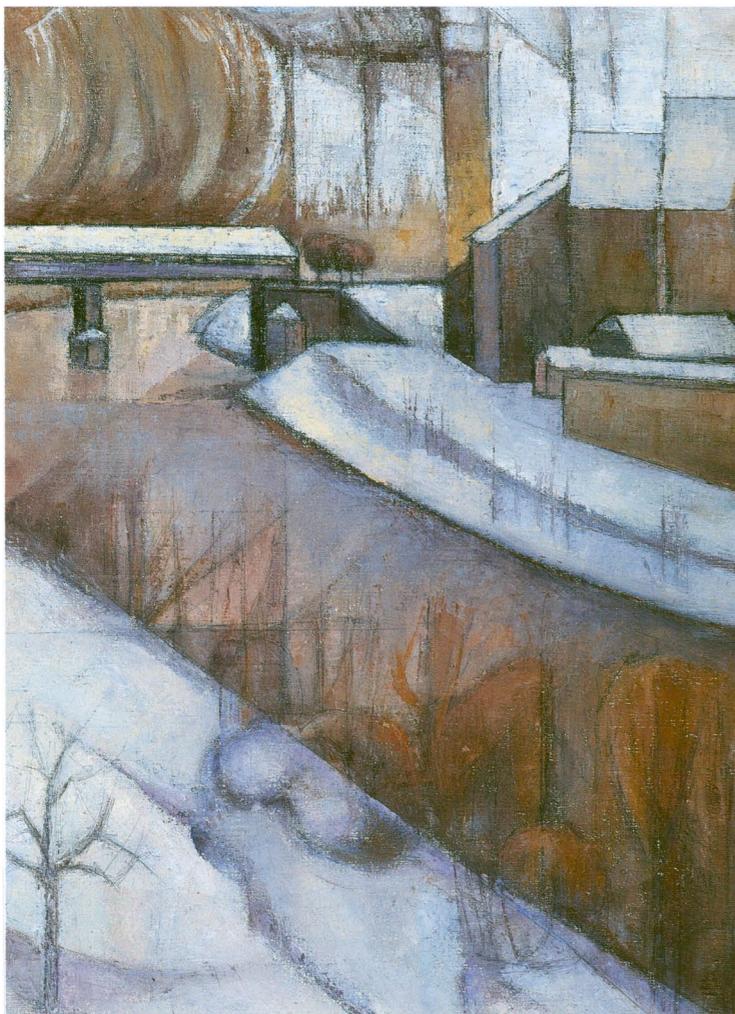
Une place, celle des Ormeaux. Un tableau “*La Place des Ormeaux et des Arcades*” (p. 80-81). Et soudain cet humble lieu voit sa poésie révélée! Il vit et semble nous conduire en des espaces secrets de nous-mêmes où nous pouvions jouer, rêver, vivre librement notre envie d'harmonie. Derrière la façade aux riches graphismes, quelques lumières promettent la convivialité d'un lieu public. Mais de délicats rideaux blancs en éloignent les bruits. Dehors, les frimas d'hiver ont vidé la place. Sur quelques traces de poudre neigeuse: le dialogue silencieux entre une présence féminine et les grandes variations propres à chacun des sept arbres.

Le tableau touche par l'apparente simplicité de sa composition et une immédiate sensation de poésie bienfaisante. Le regard entre dans cette peinture et se sent bien. Notre âme de citadin y trouve instantanément un répit. Du motif, le peintre n'a banni que les véhicules. Il a conservé de leur présence un chétif parcomètre, sentinelle gênée d'un XXe siècle bruyant, ou totem métallique à double tête, chargé de conjurer le retour des grands boîtes métalliques.

Armand Niquille se plaît à respecter la configuration du motif. Pour qui ne connaît pas le lieu réel, peu importe cette fidélité. Pour qui le connaît, le choc visuel n'en est que plus fort. Le charme de la toile se fait “piège à regard”. Il se saisit de nous et nous met simultanément en face d'une *révélation visuelle*: oui, ce lieu existe; oui, chaque réalité recèle sa part de beauté, sa part de secret.

Une aimée fascinante

Ce dévoilement, Armand Niquille ne le réalise pas avec la figure humaine (ou très rarement), mais plus humblement avec les mille visages d'une aimée fascinante: sa ville, *la ville*, Fribourg. Niquille en est le chantre, le serviteur, l'amoureux. Depuis le plus jeune âge, il la parcourt de son pas, il l'explore de son pinceau. Il a magnifié les multiples facettes de cette géante, généreuse de ses charmes en toutes saisons, entre falaises et rivières, entre escarpements et douces places. D'elle, il a montré les arbres, il a révélé les façades, il a exploré les invisibles harmonies, il en a composé les plus fascinants portraits. La Ville, comme une amante ivre d'amour, est devenue sa complice: elle lui montre tout d'elle, elle lui ouvre le palais de ses rues escarpées, elle lui offre le vertige de ses quelques sommets: St Michel, l'Hôtel de Ville, Lorette. Elle l'invite même à célébrer l'éclat nocturne de sa Cathédrale. Bouleversée par cet amant insatiable, elle a décidé de rendre ses rues et ses places vierges de toute présence pour s'offrir à lui, à lui seul.



En hiver, leurs amours prennent un tour ascétique. La Ville, étourdie par tant d'hommages, semble s'élançer vers le ciel. Elle est verticalité, joyau superbe qui marie les forces telluriques aux pouvoirs célestes. Le peintre, trombadour à la haute passion, la découvre alors dans ses plus fascinants atours. Il est le conteur qui, mille et une nuit durant, voudrait la charmer: «*J'aime la Ville où je suis incrusté et je la peins. Un serpent de pierre qui sort de l'abîme, des rochers et de l'eau, avant que de grimper les falaises vers la lumière. Vision de Jérusalem. Veilleuse et bergère tour-cathédrale au centre, géométrie sacrée dont je fais mes délices d'artisan.*»

Et l'artisan ne la quitte plus. Il s'enivre de sa présence. Ebloui, il la contemple et il en fait son unique modèle. Il y travaille de jour, parfois au crépuscule, et avec toujours le même instrument: une simple spatule qui, au fil des ans, a acquis une étonnante “intelligence de l'outil”. Prolongement de la main et surtout du regard, elle est irremplaçable. Elle appuie sur la toile pour y déposer la matière qui — alchimie mystérieuse d'une poésie révélée — deviendra ce qu'on appelle *un Fribourg*. Je dirais: une merveille de composition, d'harmonie, d'économie de moyens, d'humble et durable beauté. Souvent un chef d'œuvre.